

Camille Contrais

**Les Bulldozers anarchistes
et autres contes**



Sept poèmes du Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau

30 octobre 2024

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : Gustave Doré, *Cèdres abattus pour la construction du Temple de Jérusalem* (2Samuel 5 :1-18)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Camille Contrais est le pseudonyme collectif du
Groupe Surréaliste du Radeau.

*Aux entrepreneurs de travaux publics, qui savent si bien
provoquer l'anarchie capitaliste, et par là-même tous les
détournements possibles,*

Les Bulldozers anarchistes

À travers les barrières métalliques des travaux de voirie s'envolent les flamants rouges vers les grandes roses de fer épineuses jusque sur leurs pétales, farine des jours sur la bague du Roi Tzigane de Téhéran. Le lézard noir et le lézard doré font la course le long de la haie d'arbres d'automne entre lesquels les cierges de fer sont des rois endormis sur leurs fusils qui lancent des têtards, des cotillons de feu, des sangsues et des singes de fleurs vers les galaxies les plus rouges. Le lézard noir est condamné à gagner car il se faufile comme l'arc-en-ciel à travers les trois pierres percées qui constituent l'air. Un coq bleu chante sur le plus haut arc-boutant du ciel, où le soleil pend comme du linge sale avec des orties des sorcières et des bulles d'huile des marais dans le même ballot de peau de renne blanc marqué aux armes de Paris et de la forêt d'écureuils. Le cabriolet tiré par les vents fonce vers l'aqueduc de Vesoul, dernière station avant le Vésuve et sa comète. Les chasseurs de 1830 tirent sur les horloges de leurs fusils à criquets du métal vert dont on fait le rois de bois ou les rois des bois, ceux qui dorment en rang dans leurs cercueils sur le toit de chaume de l'Enfer souterrain à

gauche de l'ortie comestible et à droite de la lune rousse. Les chiennes-sangliers errent de nuit dans les cimetières de marbre salins, cristallisations aux formes de cadavres dansant, formes torturées comme les saules dans la plaine de Gethsémani où les figea et les tordit le cri horrible du coucou russe, du rossignol Solovei dans les chênes d'Ukraine dont douze ne font qu'un palais, elles errent ces guerrières chantant le chant des conques des nuages roses dans ces fameux cimetières des fougères tombées au combat contre les vents blancs de décembre, ceux qui charrient des allènes comme d'autres des akènes de graines de pissenlits. Les châtaignes volent bas, quand l'arc-en-ciel acéphale les lance jusqu'à l'Asie depuis Lille et ses châteaux des crocodiles et des couleuvres, où la piscine de lait blanc baigne le ciel chaque jour de Walpurgis, cette aube qui s'ensuit quand les sorcières se sont endormies sur les litières d'aiguilles de pins et la rivière de branches de leurs cousins. Pardonne le banquet des abeilles, orvet miraculé qui dort dans le clocher de pierre et de paille de Notre-Dame-de-la-Sarthe ou de Notre-Dame-du-Sarcloir, selon que ton baluchon soit promené par les hirondelles ou les toiles d'araignées de l'air. Soit tranquille, orvet miraculé : les cloches ne sonnent qu'une fois.

Tirer sur l'horloge

Gavroche franchit les barbelés au moyen des grands ciseaux qui servent à découper le soleil chaque jour, ou bien la nuit selon qu'on suive les chants de la pirogue mélanésienne qui seule joint les îles depuis la dissolution de la mer, la harpe à la proue remplaçant son cerveau dévoré par elle-même et par conséquent lui révélant le savoir des forêts et de ses tortues anthropophages, ou bien la concordance de ces chants, au rythme des frictions de l'arc-en-ciel sur le papier journal du temps, avec les manuscrits irlandais et les journaux subversifs des moustiques du treizième siècle. Gavroche n'a pas besoin de ces théories : il fonce comme le buffle dont il a la tête touchant le ciel, bien que ses épaules de bois, qu'on confond trop souvent avec un joug, dépassent à peine la hauteur de celles du bouffon en jaune d'Elizabeth d'Angleterre, soit la hauteur d'un pouce de menuisier : Gavroche, vieillard Cronos dans le corps de l'enfant qu'il n'a pas dévoré. L'arc-en-ciel les bénit de ses mains blanches comme la cire, bien que plutôt faites de papier de fougères, plus doux que le papier crépon dont le moindre exemplaire a brûlé pendant la dernière guerre des Boers, et dont le secret n'est plus détenu que par la sorcière des marais poitevin où se couche

le soleil, et elle le garde jalousement, ce secret, la propre mère de Gavroche et du vent noir de Sibérie, grand-mère aux branches de pins blancs de la taupe qui mina le palais Bourbon pour venger son oncle des châteaux blancs aux mille fenêtres de Bretagne, où le jeune martyr vécut son après-vie avec vue sur les alignements de Carnac et leurs danses de sauterelles-forgerons.

Je suis tombé par terre
C'est la faute aux éclats de verre
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute au Rococo
Et au soleil à trois dos

Glastonbury, 18 août

L'île volante s'est perdue jusqu'en orbite de la planète qu'on dit la dixième ou la première opposée au soleil après Mars verdie de mousse par les colons affranchis de la Martinique, ces marrons qui y ont déjà défriché les fougères bleues de pierre quand la seule flore était minérale. L'île aux innombrables horloges et clochers est vouée à l'incendie, plus en raison de ses horloges que de ses fils électriques et de ses monorails de carton conduisant les iguanes ouvriers vers leurs usines souterraines où se taillent dans le bois tous les champignons de la terre. Cet incendie gagnera toutes les étoiles, la terre seule sauvée de la Grande Nuit par la loupiote du moustique démembré qui ne peut la tenir que par sa patte de fer-blanc. Mais ce n'est pas un cadeau : la Grande Nuit aidera à la prolifération des protées aux yeux de chats, première race capable, grâce à ces yeux grands chacun comme un univers, de lire et d'écrire, ces savoirs ayant jusque-là été une illusion entretenue par les feuilles d'automne, d'une perversité diabolique quand le vent les suspend entre ciel et terre, toucher l'un ou l'autre les rendant inoffensive comme l'agneau vert d'Écosse dont

chacun sait qu'il est plus doux que les autres. Mais lire, finalement, ce n'est pas non plus un cadeau : il s'en révélera, plus encore quand les fouines auront appris cet art des protéés, il s'en révélera aussi sûr que l'herbe de fer la tragédie de l'inanité des forêts et du sort ignominieux des nuages. Aussi vaut-il mieux que le moustique se laisse démembrer par l'arc-en-ciel, pour le salut des livres aux pages vierges dont le Monastère de Cauchemar d'Avalon possède une collection infinie, troquée contre la momie écaillée de jaspe du Roi Arthur et les derniers rêves de paix envolés avec son cercueil qui est une armoire à glace en frêne vert.

Le Pain de corail

Le printemps a établi sa ferme de pierre de corail blanc au milieu des steppes oranges et transparentes du Texas, où les chênes sont les plus transparents alors même que leurs formes se rapprochent du cactus ou du corail, voire de l'anémone de mer ou de la fleur de gypse en flamme. En conséquence de la retraite du printemps, l'hiver son frère de lait de la même biche règne partout ailleurs sur terre, au-delà du cercle que trace le vent semeur de champignons noirs car né en Arctique, bien qu'il soit frère de la Tramontane qui elle parfume d'anis le macadam des routes commerciales. Il faudra bien cependant que le printemps, seul des jumeaux de lait à porter la couronne de fer et d'alouettes crevées mais piailleuses comme on porterait le haut-de-forme, raison même de sa folie d'écureuil, revienne à la raison et repasse le porche de pierre de la maison natale de Téhéran avec le sac empli de tout le blé de Babylone : car dans sa ferme au toit de fourmis ailées en surplace après les fils pendant du ciel vert, il ne sait qu'élever des poux, et même la culture des amanites dépend des abeilles-gazelles, inventeuses de la houe dont elles ont le monopole avant même celui de la charrue de liège qu'on attelle aux branches des arbres à sucre.

Les Yeux des hiboux verts

La forêt est un navire bien qu'elle n'ait pas de coque autre qu'un brin de paille pour marquer son orée et que la plaine se déplace en même temps qu'elle tout autour, rendant son voyage vers le couchant rouge, plus loin que le coucher blanc de Chine, ce qui est plus ambitieux que de chercher un aiguille de pin dans un monde devenu charbon, aussi nul et ridicule qu'une partie d'échec avec Thot quand on s'appelle Charles le Chauve et qu'on ne connaît que le Poker dans les caves des vieilles bavaroises. La forêt aimerait que son équipée redevienne aussi grandiose que la construction du château de Carnac et de ses alignements par Nominoë au moyen de grues de raisins noirs étirés en verges d'osier, ou sa sculpture dans le verre rouge de la forêt de Brocéliande, voire aussi grandiose que son extension en pierre de fer à sept étages que dressa avec l'aide des singes-fouines Conan de Conquereuil. C'est pourquoi lorsque la forêt caresse le ciel, c'est pour supplier à genoux les dieux d'osier qui emplissent chaque dé à coudre de l'infini au-delà de sa paroi de feuille de cigarette, à laquelle pend un étui qu'on appelait jadis le soleil.

Vraiment dur d'être une fourmi ! Car la forêt n'est guère plus heureuse que les œufs de cette bonne voisine.

Noix en rideau de ciel

Le dragon des écluses, le dragon sous le pont, le dragon du puits et le dragon de la bouteille : ce n'était que quatre frères, tandis que le dragon du soleil était plus proche qu'un frère de la grenouille de la lune, bien qu'ils soient nés chacun de cinq mères différentes qui étaient toutes des vents en robe de perle venus de Saturne avec la première aube sur l'Afrique, trois jours après le Déluge et la création des orties que Dieu avait oublié en même temps que celle de la girafe, créée celle-là avec l'avènement de Babylone et de son téléphone intercontinental et surtout destiné à joindre les forêts et les marais entre eux. Peu importe, cette famille est bien dispersée : depuis la fermeture du puits d'une pierre de métal rouge, ou d'une plume de paon dit plutôt l'écrivain parisien qui lança la Commune, son dragon est devenu celui de la télévision, et son fils celui du livre d'image, passant d'une case à l'autre d'une aventure de *Spirou aux Enfers* dès qu'il recherche l'épingle à nourrice qui a tué le dragon du soleil lorsqu'il voulut se la passer dans l'oreille pour faire motard et rock'n'roll. Mais ces dragons n'ont jamais su jouer que de la cloche d'osier et du triangle en lanière de chair de noix, et n'ont-ils pas perdus ainsi leur musique comme les ânes

perdirent les livres de feuilles de choux des exilés tziganes ? Toutes les Zomia, toutes les zones de non-droit appartiennent aux descendants des dragons, qui ne sont plus aujourd'hui que cette nouvelle espèce de phoques qu'on appelle écureuils de mer, en raison de leur grande consommation de chair de baleine et de papier de formulaires tombés des navires naufragés, ni fer, ni chair de noyé, ni corail aérien ne les intéressant davantage que le goût du poivre ou celui de la guêpe et de son mari le moustique.

La Ferme aux oies vertes

Le cheval de porcelaine ne veut plus du caparaçon de la tortue, il préfère le réseau de lianes qui est le seul ciel de la jungle infinie mais basse, dont les lianes sont d'ailleurs les seuls arbres, comme le réseau de fils électriques et d'oiseaux noirs qui forme le seul ciel supérieur est en même temps le seul azur, l'autre n'étant qu'une peinture artificielle et écaillée que d'ailleurs parcourent les trains de nuit qui transportent les hiboux en apnée et les loutres bleues sans poumons mariées à leurs époux les loutres vertes sans estomacs, vers les agrès de gymnastiques pour les gibbons-chauves-souris, enfants du soleil et de l'air fait de raisin rouge. Le cheval, que voulez-vous ? parle un peu français et un peu chinois, et s'en enorgueillit comme d'un titre à l'école des sages crocodiles qu'on appelait la Sorbonne au temps de l'Islande, avant que Charles de Chauve n'en brûle les fondations de paille et les murs d'eau bleue, d'huile de parfum violette et de nattes vertes en lanières de bambou, où copulaient le sanglier et le dragon de l'arc-en-ciel, ce qui est une hérésie monstrueuse. Le cheval fou est fier de ses galons pourtant décernés par des loutres aveugles, jury incapable même de sentir le parfum des diplômes sur peau de chienne, et le caparaçon de la

tortue lui semble encore plus indigne que le froc du moine des airs salins qui fonda Carnaval au temps du renne, et déchiffra les premiers manuscrits sumériens qu'imprimèrent les loutres suscitées sur le papier de timbre de l'arc-en-ciel des forgeons, enclume collectivisées par les soviets de la Sibérie la plus marécageuse. Aveugle cheval, dans le mépris qui tord ses lèvres vertes ! Il ne comprend rien aux chauves-souris noires qui se multiplient comme poisson christique à l'aube inversée du crépuscule, c'est à dire le lever de la lune qui fait croire les racine supérieures, celles des arbres inversés qui poussent vers le ciel et jusqu'au ciel, juste ciel ! elles soignent les maux de dents selon la grand-mère de ma fiancée mi-fouine, mi-serpent, métisse des espèces forestières que je rencontrais au bal des castors évanescents où le cheval fou de porcelaine fêlée et le moine des airs salins furent élus sur le même trône de panier rois du Carnaval, l'un pour la guerre, l'autre pour l'administration du papier d'Arménie pour les fusées intercontinentales du 14 juillet, quand Carnaval veut aborder, échelle à la main de ses guerriers de pique, au Continent des Nombres, Antarctique au méridien de nulle part.